

LA MAISON DU LIVRE, DE L'IMAGE ET DU SON DE VILLEURBANNE

QUE SONT NOS CHEFS-D'ŒUVRE DEVENUS ?

Lorsque Mario Botta, attablé devant un plat d'huîtres, déclare : « Je n'arrive pas à manger les choses dont je ne comprends pas où est la tête et où est la queue ! », il ne croit pas si bien dire. Il livre sans doute une part de vérité.

Derrière la chaleur, la faconde et la séduction toute latine qui le caractérisent, se révèle un homme d'ordre, un architecte qui situe son œuvre – en l'occurrence, la Maison du livre, de l'image et du son (MLIS) – dans la continuité historique d'une ville, avec un avant et un après, un passé et un futur, un sens, une tête et une queue en quelque sorte.

On pourrait lire dans cette volonté une manière d'effacement de l'œuvre. Il n'en est rien. Elle est ambitieuse, parce qu'inscrite dans la continuité du tissu urbain. Placée dans un alignement parfait, la MLIS ne se dérobe au regard de l'automobiliste ou du piéton que pour mieux s'imposer, se révéler soudain, dans un surgissement, avec la force de l'inattendu, et, il faut bien le dire, avec une certaine majesté.

Décrite par la presse à sa création en 1988 comme « une cathédrale de la culture », la MLIS n'a pas eu besoin de cloches pour battre le rappel des fidèles. Six mois après son ouverture, elle atteignait des chiffres de fréquentation records, multipliant presque par deux le nombre des inscrits de l'ancienne bibliothèque. Voulue par Charles Hernu et fortement soutenue par l'adjoint à la culture

Jean-Paul Bret, elle s'est inscrite – rappelons-le – dans le cadre des grands travaux présidentiels.

Plus fondamentalement, elle est le produit de l'heureuse conjonction de deux planètes : celle des professionnels avertis et celle des politiques éclairés, une heureuse coïncidence qu'exprime à sa manière Mario Botta : « La collectivité a ressenti le besoin d'une qualité et pas seulement d'une quantité de surface ».

Le choix de l'architecte illustre une volonté politique clairement exprimée : faire de la bibliothèque de Villeurbanne un édifice monumental, hors norme, qui manifeste un refus du prêt-à-porter architectural, une conscience que la ville se bâtit chaque jour et qu'un équipement collectif se doit d'être un signal fort¹, dont la dimension est donc d'abord éthique avant d'être esthétique.

Huit ans après, qu'en reste-t-il ?

Jean-Marc Reiser, dont Mario Botta disait qu'« il était une des rares personnes non architectes qui comprenaient que l'architecture est le reflet de l'histoire sociale »², est l'auteur d'un des-

JEAN-FRANÇOIS
CARREZ-CORRAL

Bibliothèque Bernheim,
Nouméa,
Nouvelle-Calédonie

* Jean-François CARREZ-CORRAL a été directeur de la MLIS de 1993 à 1996.

1. Anne-Marie BERNARD, « L'importance du projet et sa situation dans le paysage urbain villeurbannais devraient permettre à la nouvelle bibliothèque d'occuper une place particulière dans l'histoire architecturale de la Ville », *Projet bibliothèque multimédia*, janvier 1984.

2. « Les plus grands produits de l'architecture sont moins des œuvres individuelles que des œuvres sociales », disait aussi Victor Hugo dans *Notre-Dame-de-Paris*.

Photo Daniel FRASNAY

« Une prise de possession de l'espace par les enfants »

sin qui met en scène son personnage favori, « *le gros dégueulasse* », hilare, les bras levés au ciel, et déclarant : « *Vive Mario Botta, on en reparlera dans 1 000 ans* ».

Alors qu'il n'est pas rare de constater que nombre d'équipements publics ont mal passé l'épreuve du temps, on peut avancer qu'en huit ans, la MLIS n'a guère pris de rides. Il faut dire qu'elle est l'objet de soins attentifs. Au-delà de l'entretien régulier assuré par les services techniques de la ville, une sorte de « veille permanente » s'est instaurée, intégrée dans les pratiques professionnelles, qui signale ici une espagnolette bloquée ou une chaise Quinta cassée, là un affichage « sauvage », ou un choix de signalétique douteux. Comme si, conscient et fier d'exercer son activité dans un site extraordinaire, le personnel prê-

tait une attention particulière à la préservation de l'œuvre.

Ce souci de ne pas laisser les lignes et les espaces du bâtiment disparaître, par inattention ou négligence, au profit d'une « fonctionnalité » de circonstance (entreposage incontrôlé de cartons ou documents en certains endroits), d'un culte de la plante verte envahissant les volumes ou d'une esthétique en contradiction avec celle du lieu (dans le choix du mobilier par exemple), est un signe distinctif de la MLIS.

Ces contraintes – l'interdiction des plantes vertes par exemple – font parfois sourire. L'absence d'affiches « scotchées » sur les colonnes, en particulier dans la section jeunesse, conduit certains à trouver au lieu une sorte de « froideur » que semble démentir la « prise de possession »

de l'espace par les enfants et leurs parents.

Pureté des lignes et froideur ne sont pas synonymes. Et le bâtiment s'accommoderait mal d'une prolifération tous azimuts de plantes vertes ou d'affiches qui briserait les perspectives, brouillerait le sens de l'œuvre et, à n'en pas douter, retrancherait plus qu'elle n'ajouterait. Il en va de même pour le mobilier : les pièces créées par Mario Botta (tables, chaises Quinta et Latonda) dictent l'acquisition d'une ligne de mobilier que l'on ne peut se permettre de dépareiller sans faute de goût.

Ces contraintes sont autant de garde-fous qui préservent l'œuvre d'une dénaturation progressive, rampante, insidieuse. Tout abandon conduirait à un détournement ou au vieillissement prématuré de l'équipement.

Veille architecturale

Il est vrai que le patrimoine s'entretient et se protège contre l'usure du temps et le dommage des hommes. A cette fin, un guetteur particulièrement qualifié, Marc Givry, architecte qui collabore étroitement avec Mario Botta, veille au respect de l'intégrité de l'œuvre : aucun espace ne peut subir de modification sans son agrément.

Les intérieurs sont plus évolutifs qu'on aurait pu le penser de prime abord. L'espace prévu à l'origine pour accueillir une librairie est devenu un lieu d'exposition permanent consacré au *design* contemporain et aux arts graphiques. Demain, il évoluera peut-être en espace multimédia. Ce qui hier faisait office de réserves tient lieu aujourd'hui de bureaux consacrés au travail interne. A l'usage, l'architecture de la MLIS s'est révélée d'une souplesse qu'on ne lui aurait pas soupçonnée. Cette veille architecturale, très professionnelle, ne se conçoit donc pas unique-

ment dans une démarche de pure conservation de l'œuvre, mais aussi dans une perspective dynamique qui inclut les nécessaires et prévisibles évolutions, les nouveaux programmes fixés par les bibliothécaires³. Guetteur donc, mais pas de « *la banquette arrière* », « *guetteur de ce qui s'annonce* »⁴.

De toute évidence, l'architecture pèse ou plutôt imprègne très fortement les pratiques professionnelles. Plus qu'en d'autres lieux peut-être, le bâtiment implique l'observance de contraintes sans lesquelles il perdrait

3. Anne-Marie BERNARD, « La bibliothèque devra donc accueillir le programme d'aujourd'hui mais aussi celui de demain (...). Pour permettre des ajustements et des évolutions ultérieures, il est souhaité que la limite entre les espaces ouverts au public et les services internes soient modifiables, ce qui implique une structure de type plateau avec cloisonnement évolutif. De même, le niveau de magasin sera conçu en prévoyant des possibilités d'utilisation en bureaux ou autres activités », *Projet bibliothèque multimédia*, janvier 1984.

4. Extrait d'un article de Julien GRACQ consacré à André Breton, dans *Le Monde des livres*, 1996.

son identité. Le logotype créé par le graphiste Ruedi Baur, le choix du papier servant de support aux documents imprimés, le *design* des catalogues, tous les documents ou presque reprennent l'alternance de bandes blanches et ivoire, qui renvoie à la façade de la maison, à son identité architecturale.

Des créations originales

Cette présence de l'architecture est perceptible jusque dans la programmation culturelle et le degré d'exigence des expositions produites ou coproduites : jusqu'à fin 1995, toutes les expositions ont été des créations. Comme si au contenant devait répondre un contenu d'un niveau équivalent. La notion d'animation est devenue impropre à qualifier l'activité culturelle de la MLIS.

A l'appui de ces prétentions, la volonté municipale est intervenue sans ambiguïté jusqu'en 1985 par l'octroi d'un budget consacré à l'ac-

Photo Daniel FRASNAY

tion culturelle, d'un montant de deux millions et demi de francs, hors frais de personnel.

Les trois cinquièmes de cette somme ont été attribués à l'espace Design pour la création d'expositions originales (Pfund, Frutiger, Widner...), dont certaines circulent encore à l'étranger. Le reste a permis aux secteurs d'activités bibliothéconomiques de créer des expositions (Di Rosa, Komagata, Nicole Claveloux)⁵, de monter des concerts (Bill Dixon, Steve Lacy, Noël Akchoté, Fred Frith, Louis Sclavis), d'inviter des écrivains, des cinéastes, et des artistes.

L'espace Design et l'artothèque située sous le puits de lumière, épine dorsale et élément spatial clef de la maison, se sont inscrits dans une logique de développement induite par la qualité architecturale, logique qui tend ou tendait jusqu'à fin 1995 à faire de cet équipement quelque chose de plus qu'une médiathèque : un centre d'art contemporain et une référence nationale, voire internationale en matière de *design*, qu'il soit graphique ou industriel.

A n'en pas douter, l'originalité de la MLIS est à mettre au crédit de son architecture (un espace Design aurait-il seulement pu voir le jour dans une « simple » médiathèque ?) et à la volonté de l'ancien adjoint à la culture, Jean-Paul Bret. Plus curieux encore, la MLIS devient son propre objet de réflexion artistique.

Coup sur coup, deux expositions d'art contemporain, l'une, *Seuil*, signée Bernadette Tintaud, l'autre, *Walking Tour*, signée Suzanne Stöwäse et Sylvie Ungauer, ont pris comme « motif » ou prétexte les espaces intérieurs de la maison.

L'exposition *Walking Tour*, partie prenante d'une opération de plus vaste envergure intitulée *Expédition Europa*, a invité les lecteurs à chausser des « sur-chaussures » orange et à reporter, en fin de parcours, leur itinéraire sur des transparents. Ceux-ci,

superposés, ont donné une sorte d'électroencéphalogramme faisant apparaître « l'image de l'utilisation collective de l'espace de la médiathèque ».

D'autres artistes, Victor Urzua ou Jean-Pierre Marcheschi, ont créé des œuvres *in situ* épousant les formes du bâtiment, la courbe de la rotonde pour l'un, la verticalité du puits de lumière pour l'autre.

Inspiration et attraction

Le lieu inspire, c'est une évidence. J'ai souvenir d'une discussion au printemps 1993 avec François Schuiten et Benoît Peters⁶, de passage à la MLIS, au cours de laquelle les projets les plus fantastiques d'aménagement et détournement des espaces avaient fusé.

Le lieu attire. Les visiteurs bien sûr : par milliers, chaque année, la maison accueille des architectes français et étrangers, des élèves des écoles d'architecture, des bibliothécaires, des élus, des délégations d'institutions culturelles étrangères.

L'architecture ajoute aux activités de la MLIS une plus-value médiatique considérable, non seulement dans la presse locale, mais aussi dans la presse nationale, notamment dans la presse spécialisée dans les domaines du graphisme, de l'architecture et de l'art contemporain.

Une étude récente rédigée par des étudiants de l'ENSSIB portant sur l'impact médiatique de la MLIS de 1992 à 1994⁷ souligne l'inhabituelle couverture de presse, ce dont peu de médiathèques peuvent se prévaloir.

Les retombées professionnelles de cette audience ne sont pas à négliger. Lorsque le quotidien *Le Monde* s'est mis en quête d'un lieu pour inaugurer, en première nationale, l'exposition consacrée à son cinquantenaire, c'est la MLIS de Villeurbanne qui a été

choisie. Comment douter du rôle décisif de l'architecture dans ce choix ? Lorsqu'Air France sponsorise l'exposition du designer japonais Katsumi Komagata, ou lorsque Infogrammes Entertainment, éditeur de CD-ROM et promoteur du réseau multimédia en ligne Infonie, rival de Compuserve et American On Line, envisage un partenariat avec la MLIS, n'est-ce pas fondamentalement l'architecture qui a permis cette notoriété ?

A ceux qui, à l'origine du projet de Mario Botta, parlaient de « folie des grandeurs », la MLIS oppose ses huit années de fonctionnement et une présence tout à fait singulière dans le paysage des bibliothèques françaises. Le temps semble donner raison à celles et ceux qui ont fait le choix du projet de Mario Botta.

« Dans l'œuvre architecturale, disait-il, il n'y a jamais d'interventions. Il y a toujours continuité. Chaque projet est le fils du précédent. Dans ce sens, il n'est pas étonnant qu'on retrouve dans la Maison du livre, de l'image et du son, un langage et une certaine manière de voir l'espace que j'ai déjà maîtrisés en certaines occasions (...). Chacun de nous est un architecte, il devient architecte à travers le travail des autres. Nulle part comme en architecture il n'y a le problème de la continuité (...). La bibliothèque, c'est une enveloppe qui doit contenir une mémoire culturelle, apporter aux générations quelque chose dont on a hérité. L'architecture se prête bien à cette fonction d'être comme un abri d'une valeur qui ne vous appartient pas, mais qui appartient à l'humanité entière. En ce sens, le puits de lumière est le signe physique, spatial de cette volonté (...). L'architecture a sa vocation dans la durée. L'architecture est toujours un reflet de la société. L'architecte n'est qu'un instrument. Le vrai client de l'architecture, c'est l'histoire ».

Une phrase à rapprocher de celle de Victor Hugo : « Le temps est l'architecte, l'homme est le maçon »⁸.

6. Auteur et scénariste de bandes dessinées.

7. Marie-Noëlle ANDISSAC, Marylène GARTNER, Joëlle JEZERSKI, Claude KHIAREDDINE, *L'image médiatique de la Maison du livre, de l'image et du son de Villeurbanne, 1992-1994 à travers l'étude d'un dossier de presse*, Villeurbanne, ENSSIB, 1996.

5. « Nicole Claveloux et Cie ». Une coproduction MLIS, ARALD-Agence Rhône-Alpes pour le livre et la documentation, Centre de promotion du livre de jeunesse, Montreuil.

8. Victor Hugo, *ibid*.

QUE SONT NOS CHEFS-D'ŒUVRE DEVENUS ?

LETTRE À JEAN-FRANÇOIS

par MARC GIVRY

Architecte

« Laisser des traces de son propre travail aux générations futures est une aspiration légitime, une façon de survivre à l'inévitable fuite du temps. Dans ce sens, l'œuvre réalisée n'est pas encore l'œuvre terminée. Seul le passage du temps pourra modeler et compléter le travail de l'architecte et transformer sa contribution en patrimoine collectif. Sur le chantier mené à terme, l'architecte se sépare du construit dans l'espoir d'un usage adapté aux espérances projetées, mais aussi dans la terrible lucidité de sa propre impuissance face à une œuvre remise, dont il ne pourra plus modifier ni contrôler les questions et les réponses. L'œuvre continuera inévitablement à vivre à travers les usagers ».
Jean PETIT, Botta, *Trans-architecture*, Lugano (Suisse), Fidia edizioni d'arte, 1994.

« **L**orsqu'il y a quelque temps, tu m'as proposé d'écrire ensemble un article pour le *Bulletin des bibliothèques de France* sur « la Maison du livre de Villeurbanne, huit ans après », j'ai accepté bien volontiers, mais je pensais devoir me livrer à un joyeux panégyrique des vertus de l'architecture en général, et de celle de Mario Botta en particulier. Mais, en ayant pris connaissance de ton article, je me suis rendu compte qu'il me fallait intervenir à front renversé. « Le bibliothécaire » faisant l'éloge de l'architecture, « l'architecte » se devait de louer « la bibliothèque ».

Comme tu magnifiais la forme, je me devais d'illustrer l'usage.

Il y a dix ans, j'aurais écrit en parlant de bibliothèque : *Les chefs-d'œuvre en péril sont ceux qu'on ne construit pas*. Après Mario Botta à Villeurbanne, Norman Foster à Nîmes, et tant d'autres ailleurs, il me semble que la question intéressante est maintenant la suivante : *A l'épreuve du temps, que sont nos chefs-d'œuvre devenus ?*

Huit ans après

Huit ans après son ouverture, je parlerai peu du succès de la Maison du livre auprès du public. Certes, ce succès ne fait pas de doute. En terme d'adhésion ou de fréquentation, des chiffres pourraient l'attester sans doute mieux qu'un discours.

Mais ce succès d'une nouvelle bibliothèque n'est pas le propre de Villeurbanne. C'est en fait un trait commun à l'ensemble des nouvelles biblio-

thèques importantes, construites à la fin du XX^e siècle. J'ai eu par exemple l'occasion de visiter, peu après leur ouverture au public, la nouvelle bibliothèque de Chambéry ou celle de Bordeaux. Partout le constat est le même : le public afflue et les bibliothécaires ont du mal à faire face à la demande. Plutôt que d'aligner des chiffres mirifiques, qui réjouiraient sans doute un directeur commercial, il me semble plus pertinent de pointer les évolutions qui ont eu lieu dans le bâtiment.

Évolutions

En huit ans, j'ai tout d'abord vu apparaître la galerie *design*. Mais cette création s'est passée sans aménagements particuliers. En effet, elle s'est installée dans un espace au rez-de-chaussée et au sous-sol, qui avait été réservé pour accueillir une librairie. Mais comme aucun libraire n'avait voulu s'installer, il y avait de la marge. Pas de problème donc, et vivent les marges !

Après, j'ai vu monter la discothèque et la vidéothèque du rez-de-chaussée au quatrième étage, en doublant de surface. Pas de problème technique particulier, juste une importante décision de gestion. En effet, le niveau 4 était occupé à l'origine par des bureaux destinés au personnel, des magasins compacts, le service prêt aux collectivités et le service bibliobus.

Le service prêt aux collectivités et le service bibliobus, dont la présence n'était pas indispensable dans la Maison, ont été relogés à proximité, dans un autre bâtiment communal. Les magasins du prêt aux collectivités et du bibliobus, situés dans les ailes, sont devenus des bureaux. La discothèque et la vidéothèque se sont installées dans la rotonde, qui était avant des bureaux. Ensuite, avec l'arrivée d'une nouvelle responsable de la lecture adulte, il y a eu des réaménagements internes, tout d'abord au niveau 1, prêt de livres, puis au niveau 2, consultation, salle de lecture. Pas de problème particulier, une redistribution du mobilier, un peu de câblage consécutif au déplacement de certaines banques de prêts, des compléments de signalisation.

Les aménagements suivants furent un peu plus importants. En effet, ces

travaux ont consisté à supprimer un magasin compact dans l'aile est du niveau 4 et à le transformer en bureaux pour regrouper l'ensemble du personnel lecture adulte qui se situait avant dans les niveaux 1 et 2. Là non plus, pas de problème technique particulier, juste une grosse décision de gestion.

La suite est programmée maintenant : la même opération sera menée dans l'aile ouest du niveau 4 pour agrandir les bureaux de l'artothèque, de la discothèque et de la vidéothèque.

Ça change tout le temps

« Ça change tout le temps ». C'était la réflexion que m'avait faite le directeur des services techniques de la ville de Villeurbanne. Pour un bâtiment récent, cela lui semblait étonnant. Mais je l'avais convaincu, que, d'une part « ça ne changeait pas tant que ça », et que, d'autre part, il fallait que « ça change tout le temps ».

Certes, par rapport à l'ancienne bibliothèque construite dans les années 30, et presque immuable dans son aménagement pendant cinquante ans, le contraste paraissait étonnant. Mais, si on compare la Maison du Livre à un établissement commercial, un grand magasin par exemple, le changement n'est pas aussi frénétique : en effet, dans un grand magasin, vous avez au moins deux campagnes annuelles, printemps-été, automne-hiver, qui chamboulent profondément les collections, voire la disposition des lieux.

Par ailleurs, il n'est peut-être pas nécessaire de gérer les bâtiments publics comme les coupes de bois. En effet, dans les forêts, souvent on plante, puis on attend et, tous les trente ans ou tous les cinquante, on coupe tout et on recommence.

Certains bâtiments sont gérés ainsi. On construit, on ne fait plus rien pendant trente ans et on rase tout après.

Pour une bibliothèque, il me semble que des évolutions progressives seraient plus pertinentes. Les médias évoluent, les systèmes informatiques se remplacent, la répartition des services peut changer, et il est tout à fait normal

qu'un nouveau responsable souhaite adapter son service et le modifier.

J'avais donc convaincu le directeur des services techniques que la Maison du Livre pouvait et devait changer en permanence. A ce sujet, tu citais dans ton article quelques extraits du programme que nous avions rédigé avec Anne-Marie Bernard, bien avant la construction du bâtiment. Ce texte n'a pas beaucoup vieilli. En effet, dans le programme, on trouvait ceci : « *Il faudra garder à l'esprit que, si le livre est un support assuré d'une certaine pérennité, ce n'est pas le cas des supports de la vidéo ou du disque, ni celui des systèmes de prêts. De plus, dans une bibliothèque, l'importance respective des divers secteurs est rarement immuable. La bibliothèque devra donc accueillir le programme d'aujourd'hui, mais aussi celui de demain* ».

Un peu plus loin, on trouvait aussi : « *De même, le niveau de magasin sera conçu en prévoyant des possibilités d'utilisation en bureaux ou autres activités* ». Phrase prémonitrice quand on connaît la suite de l'histoire.

Immuable, éphémère

En fait, la possibilité du changement était inscrite dans les gènes de la Maison du Livre. Au passage, je t'avoue-rais que je suis toujours très dubitatif lorsque je vois passer, dans des concours, des programmes de bibliothèques qui, dans une centaine de pages, décrivent, avec une minutie extrême et au mètre carré près les *desiderata* du maître d'ouvrage.

Le programme de Villeurbanne tenait en quelques pages, mais il contenait l'essentiel : déterminer ce qui doit pouvoir changer et ce qui devra perdurer. En un mot, faire la part de l'immuable et de l'éphémère. A ce sujet, les Chartreux disposent d'un beau symbole, une sphère surmontée d'une croix qui signifie : « *La terre tourne, la croix demeure* ». Pour la Maison du Livre, on pourrait paraphraser par : « *Les bibliothécaires passent, la Maison demeure* ».

A bientôt, dans quelques siècles, peut-être. »

Mai 1996